

Clowns sans frontières

Soigner par le rire

Philip Wickham

Numéro 102 (1), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wickham, P. (2002). Clowns sans frontières : soigner par le rire. *Jeu*, (102), 157–162.



PHILIP WICKHAM

Clowns sans frontières : soigner par le rire

À cause des médias, les images dans toute leur horreur nous sont dorénavant familières : un pays en proie à la guerre a souvent pour principales victimes les populations qui ne sont pas impliquées militairement ou politiquement dans le conflit. Parce que leur maison, leur quartier, leur village entier ont été détruits, hommes, femmes et enfants sont poussés à l'exil, à l'errance. Ils trouvent refuge dans des camps de fortune, entassés par milliers dans des lieux à peine habitables ; leur existence se limite à la survie. Les besoins essentiels des réfugiés sont à peine satisfaits : se loger, se nourrir, se vêtir convenablement devient un combat de tous les jours. Parmi ceux qui se rendent sur les lieux des grandes catastrophes humaines de notre temps, on sait qu'un organisme comme Médecins sans frontières joue un

rôle primordial pour assurer à ces populations menacées un minimum de soins médicaux. Mais qu'en est-il de la détresse des gens, du déchirement profond que représente le fait d'avoir perdu sa maison, ses biens, ses proches ? Si les adultes sont

un tant soit peu armés pour faire face à la situation, on ne peut pas en dire autant des enfants. Affamés, ayant perdu un père, une mère, des frères et sœurs..., ils n'ont même pas le jugement suffisam-



ment développé pour comprendre ce qui leur arrive. C'est cette blessure que Clowns sans frontières veut panser, celle des plus fragiles, pour leur apporter le sourire vital dont ils ont besoin, le petit signe en forme de nez rouge qui leur dit que l'espoir existe, que l'amour est possible.

Jacques Thériault au Kosovo. Photo : Clowns sans frontières.

Clowns sans frontières se définit comme un organisme réunissant des artistes humanitaires dont les objectifs sont « d'améliorer la condition de vie des enfants les plus démunis, victimes des conflits, de l'exclusion, de la haine, des catastrophes, en particulier des enfants de la guerre, sans distinction d'origine, de naissance, de race, de couleur, de sexe, d'opinion ou de religion en leur apportant le rire, l'espoir et un support humanitaire ». L'idée est



née en Espagne. Le clown catalan Tortell Poltrona s'est rendu en Croatie en 1992 pour tenter d'amuser les enfants de la guerre. L'action lui parut si nécessaire qu'il décida de fonder, à son retour au pays, un organisme dont il souhaitait que le nom et l'action aient autant de répercussions que son équivalent dans le domaine médical. En 1993 apparaît une branche française et, un an plus tard, un rameau québécois bourgeoine sous l'impulsion du clown Jacques Thériault, après qu'il eut établi des contacts avec ses confrères européens. Et l'idée continue à se propager en Belgique, en Suède, aux États-Unis. Bien qu'elles partagent le même nom et collaborent parfois étroitement dans des projets spécifiques, toutes les cellules de Clowns sans frontières demeurent indépendantes du point de vue de l'administration et du financement. Par exemple, les Français reçoivent des subventions gouvernementales, mais pas les Québécois. Le noyau de la cellule québécoise compte six personnes autour desquelles gravite un certain nombre de collaborateurs dont la participation est très souvent bénévole. Il s'agit d'un phénomène théâtral qui naît du milieu communautaire.

De quel feu doit-on être animé pour se lancer dans l'aventure périlleuse, au prix parfois de sa vie ou de son équilibre mental ? Le fondateur de Clowns sans frontières au Québec, Jacques Thériault, est natif de la Côte-Nord, issu d'une famille

nombreuse et modeste mais où les arts étaient encouragés. Son physique – « à ma naissance, tout mon entourage a ri de ma grosse tête », lance-t-il – l'aurait prédisposé à devenir clown, lui qui promène toujours une tronche hirsute

de cheveux platine. Adolescent passionné de théâtre, amoureux d'Olivier Guimond, de Gilles Latulippe, de Sol et Gobelet, de la Ribouldingue, tous admirés à la télévision, il descend à Québec et se joint à une troupe de théâtre expérimental, tout en côtoyant des artistes de la scène qui ont à cœur l'action politique, comme les membres du Théâtre Euh !, qu'il qualifie de « clowns politiques » de sa jeunesse. Il découvre au même moment les écrits des grands réformateurs de théâtre du XX^e siècle – Stanislavski, Artaud, Grotowski – et s'en inspire pour son travail. À une époque où la conscience sociale est exacerbée par la fébrilité politique, il embrassait déjà le rêve de devenir missionnaire laïc pour aider les enfants à travers le monde. Peu à peu, différentes facettes de l'art du clown lui ont permis de monter sur scène et de rejoindre un très large public, dans des circonstances parfois à mille lieues du théâtre ou de l'engagement social : amuseur dans des clubs de vacances dans les Caraïbes, cascadeur dans un stade où des gros camions « se rentrent dedans » et « s'entre-



fracassent », porteur de ballons dans des fêtes et anniversaires. Il a aussi créé des numéros en duo, ses débuts d'action humanitaire, sur des phénomènes aussi troublants que des dons d'organes d'enfants ou la lutte contre les mines antipersonnelles. Une constante se dégage de cette carrière qui compte autour de trente bornes : provoquer le rire, ou au moins le sourire, pour apporter un baume à l'angoisse de vivre.



Parmi les actions importantes des Clowns sans frontières du Québec, il faut d'abord mentionner les missions humanitaires à l'étranger. Depuis 1994, les membres de la cellule québécoise ont fait six voyages dans le monde ; ils se sont rendus dans les pays de l'ex-Yougoslavie (Serbie, Croatie, Kosovo), ainsi qu'au Brésil et dans les Philippines. Dans le cas des pays qui sortent à peine de la guerre, ils font face à l'horreur, jouent sur des champs de bataille où l'on entend encore des bombes sauter à proximité et sont accompagnés de soldats armés. Il leur arrive de voir des enfants pleurer parce qu'on leur dit que les clowns sont partis de l'autre bout du monde pour leur apporter le rire. Dans d'autres pays, la situation politique est un peu plus stable, mais les enfants vivent dans des conditions précaires ; on ne peut rejoindre ces villages qu'au terme d'une longue traversée en jeep sur une route tortueuse. Mais peu importe le type de public, les réactions sont universelles : le visage des enfants s'allume, les yeux brillent de voir un nez rouge se pointer devant

eux pour les amuser. Pour se rendre dans ces pays, Clowns sans frontières est invité par d'autres organismes humanitaires qui les prennent sous leur aile, comme les Enfants réfugiés du monde, ou par des entreprises multinationales, comme la pétrolière Elf-Aquitaine, qui organisent dans des pays du tiers-monde des événements sportifs pour les enfants, auxquels s'ajoutent des divertissements clownsques et musicaux. À cause des difficultés liées à ces missions dans le monde – de fait, certains artistes reviennent ébranlés au point de devoir consulter un psychologue –, les missions ont une durée moyenne d'environ deux semaines. À l'heure actuelle, Clowns sans frontières prépare des missions en Afghanistan et à Haïti. « Peu importe notre destination ou les conditions dans lesquelles nous sommes reçus, confie Jacques Thériault, notre mission est toujours la même : donner l'espoir



aux enfants et les inciter à sortir du cycle de la violence qui est au centre de leur vie. »

Même si ces missions l'occupent beaucoup, Jacques Thériault ne continue pas moins de réfléchir à son métier et à la situation actuelle du clown.

Premier constat, contre lequel il doit se battre : le clown a mauvaise réputation parce qu'il a été récupéré par le mercantilisme – la mascotte du Big Mac Ronald McDonald étant le cas le plus patent. Avec le temps, le clown est devenu un art « gadgetisé ». Aussi, s'il faut rattacher le clown à l'art du cirque, qui jouit d'une renaissance extraordinaire grâce au Cirque du Soleil, fondé par un clown devenu multimillionnaire, les institutions s'y intéressent peu en réalité. À preuve, l'École nationale du cirque à Montréal n'offre que quelques

Kosovo, 2000. Photos : Clowns sans frontières.

cours de jeu clownesque, formation que Jacques Thériault juge encore trop modeste. Quant au milieu artistique, malgré la popularité internationale d'un Dario Fo ou d'un Jacques Lecoq, qui intégrait l'art du clown à sa pédagogie du jeu, il boude les clowns depuis longtemps, même si des dramaturges ou des cinéastes notoires comme Samuel Beckett et Federico Fellini en ont peuplé leur œuvre.

Et pourtant, à travers les recherches que Jacques Thériault a entreprises, il existe des cas intéressants où le clown jouit d'un certain prestige dans la société. Pensons à ces « fous », êtres à moitié légendaires qui avaient la réputation de servir de « conseillers spéciaux » aux monarques européens au cours du Moyen Âge, et dont une pièce comme *le Roi Lear* de Shakespeare a gardé la trace. L'histoire de la Chine témoigne d'amuseurs publics si populaires, jouissant d'un tel respect de la part des empereurs et connus de millions de personnes, qu'ils devenaient des sortes de héros nationaux. Au Canada, avant l'arrivée des Blancs, les cultures amérindiennes possédaient, en plus des chamans, de ces personnages appelés *heyoka* qui étaient un peu les gardiens d'un certain équilibre social puisqu'ils ridiculisaient les institutions, banalisaient les excès, rassemblaient et pacifiaient. « La culture du rire, dont le but était de démocratiser les problèmes ou de désamorcer les situations traumatiques de crise dans les communautés, existait avant le début de la colonisation. Cela faisait partie de la spiritualité des peuples anciens », rapporte Jacques Thériault. Aujourd'hui, le clown aurait donc besoin,



à son avis, de retrouver une certaine reconnaissance publique, mais pas tant de la part des individus que de celle des institutions.

Une des conditions pour que le clown soit pris au sérieux est l'enseignement. Malgré des préjugés indéracinables – il est vrai que la transmission a jusqu'à maintenant été surtout orale –, Jacques Thériault croit que cette technique non seulement peut mais doit s'enseigner. Les besoins de clowns bien formés sont d'ailleurs criants quand on considère les projets sur la table de Clowns sans frontières. C'est un bon débouché pour des interprètes qui aiment faire de la scène, mais sont plus ou moins à l'aise au théâtre où le texte domine. « Les techniques de base du clown, avance-t-il, ressemblent beaucoup à celles de l'acteur de théâtre : être à l'écoute de ses partenaires de scène et des réactions de la salle. Mais le clown doit en plus avoir la capacité de se regarder dans le miroir, de



trouver ses travers et d'en rire en les ridiculisant. Puis, un bon clown doit être un bon manipulateur, mais qui se sert de cette manipulation de manière positive, comme le prestidigitateur, afin de conquérir le public. » De fait, l'art

du clown est parmi les arts scéniques celui où le public est le véritable créateur de la performance, car tout part de lui. Si les spectateurs sont de bonne humeur, il faut les faire pleurer ; si, au contraire, ils sont tristes, désabusés, il faut les faire rire. Pour

avoir débarqué dans des pays dont il ne connaissait rien de la langue ou des habitudes, Jacques Thériault sait maintenant que l'art du clown consiste à partir de presque rien, des niaiseries de la vie quotidienne en somme, et de les développer par une complicité étroite avec les spectateurs.

« Dans ce sens, résume-t-il, l'art du clown est l'art pauvre par excellence. Être clown, c'est conditionner ses réflexes de manière à être sensible à la moindre étincelle de vie et épurer ses actions au maximum pour faire réagir le public immédiatement. On doit être capable de retourner à la base de ce qu'est une relation humaine. C'est pourquoi je conseillerais à tout clown la connaissance du tao. »

En dépit de toutes les controverses entourant l'enseignement de l'art du clown, Clowns sans frontières s'est engagé à réaliser un projet d'école, qui est sur la table depuis plus de quatre ans déjà et qui prendrait le nom de « Carrefour des arts du clown ». Jacques Thériault prend soin de préciser qu'il n'y a pas qu'un seul type de clowns, mais plusieurs. D'où cette volonté de faire de cette école un lieu de convergence des pratiques plutôt qu'un lieu de transmission du savoir. « Nous visons une formation d'une durée de trois ans. En plus des techniques corporelles qu'il faut apprendre pour être un bon clown, il y a aussi et surtout cette volonté d'accéder à une conscience sociale. Car, au-delà du métier d'amuseur public, les clowns que nous

aimerions former seraient des artistes humanitaires, des artistes citoyens capables d'intervenir dans des milieux en difficulté, en crise, aux prises avec des problèmes profonds. Il faut être bien armé pour agir dans ce sens. »

Au Québec, à l'heure actuelle, il existe au moins trois interventions concrètes possi-

bles pour Clowns sans frontières. La première a déjà été expérimentée dans les écoles sous la forme de spectacles conférences adressés aux jeunes. Le Professeur Prof présente sa nouvelle création, un personnage clownesque qui

raconte ses missions dans des pays en guerre. Avec des diapositives sur ses « tourneurs », il parle du courage de ces enfants de la guerre qui tentent malgré tout de survivre au milieu de la barbarie meurtrière. Il invite ensuite les jeunes à connaître les organismes qui défendent leurs droits ici et dans le monde. Un élève est alors nommé dans chaque classe pour recevoir une convention des droits de l'enfance que les étudiants rédigeront et signeront par la suite et qu'ils tenteront de mettre en pratique, eux qui sont souvent victimes de violence et d'injustice à l'école ou à la maison. Comme autre moyen d'intervention directe, Jacques Thériault a travaillé avec des petits groupes de jeunes de la rue qu'il invitait à porter un nez de clown et à serrer la main aux passants, ce qui permettait de diminuer la peur que ces jeunes peuvent inspirer. Certains d'entre eux ont fait des performances, en pleine rue Sainte-Catherine, au sujet des mines antipersonnelles. Par ailleurs, projet encore plus ambitieux, Clowns sans frontières du Québec voudrait poursuivre le



Kosovo, 2000. Photos :
Clowns sans frontières.

travail déjà entrepris aux États-Unis par le célèbre Patch Adams : des clowns-docteurs se rendraient dans les établissements hospitaliers, prendraient contact avec les équipes médicales et les employés de soutien pour apporter du réconfort aux enfants hospitalisés, afin de transformer le séjour à l'hôpital en une expérience plus humaine dont pourraient bénéficier non seulement les malades, mais aussi les employés. Ces expériences s'appuieraient sur le principe qui dit que le rire et l'humour sont à la base d'une bonne santé physique et mentale. Selon certaines sources scientifiques s'intéressant aux médecines douces, « le rire augmente la production d'endorphines, qui permettent une diminution de la douleur et stimule les catécholamines, hormones favorables, entre autres, à une réduction des réactions inflammatoires. Le rire se révèle aussi bénéfique pour le système cardio-vasculaire, le système immunitaire et le système nerveux, stimulant l'activité intellectuelle ainsi que la bonne humeur ! » Si elles se sont avérées efficaces dans d'autres circonstances, ces interventions dans les établissements hospitaliers au Québec n'en sont pour l'instant qu'à leurs premiers balbutiements.

Jusqu'à ce jour, Clowns sans frontières du Québec ne doit sa survie qu'au travail acharné de quelques bénévoles dont l'engagement semble indéfectible. Sans aucune subvention, ils ont été capables de survivre grâce à la générosité de quelques donateurs, dont l'artiste québécois Frédéric Back qui a offert une œuvre originale. Aussi, depuis 1996, Clowns sans frontières conçoit et fabrique, avec la collaboration d'un « plasticien » de Saint-Jean-

Port-Joli, des nez de clown rouges avec ficelle. C'est la vente de ces nez (2 \$ pour le nez ordinaire, 5 \$ pour le nez avec une petite lumière !) qui assure maintenant le financement de leurs missions. À ce jour, ils ont pu distribuer plus de 50 000 nez de clowns à travers le monde, objet dorénavant considéré comme un « instrument de paix », et ont reçu le prix Artistes pour la paix en 1997. Un réseau de sympathisants de plus en plus nombreux est en train de se former autour d'eux. « Au-delà de toute partisanerie, de tout gouvernement, de toute

idéologie, notre cause est d'abord humanitaire : l'enfance dans sa globalité. Aider les enfants est pour nous le devoir de tout artiste. » Un tel sens de l'engagement provoque l'admiration, quand on sait que la réalité n'est pas toujours

rose. Dans un milieu artistique parfois victime de complaisance, de nombrilisme ou d'indifférence face au monde, on ne peut que s'enthousiasmer de l'élan de courage et de détermination. Clowns sans frontières nous montre que l'action sociale par les arts est toujours possible quand on le veut. **J**



Kosovo, 2000. Photos : Clowns sans frontières.